

« La grande épinetière » d'Alex Michelet : une lecture postcoloniale

Denis Lacroix et Sathya Rao

Volume 24, numéro 1-2, 2012

Les identités francophones de l'Ouest canadien : regards et enjeux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021928ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021928ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lacroix, D. & Rao, S. (2012). « La grande épinetière » d'Alex Michelet : une lecture postcoloniale. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 24(1-2), 15–39. <https://doi.org/10.7202/1021928ar>

Résumé de l'article

Récit composé par Alex Michelet (1886-1979) à l'aube de sa vie, « La grande épinetière » raconte l'histoire d'une jeune institutrice d'ascendance française, Jeanne, qui se trouve affectée dans un petit village de l'Ouest canadien au tournant des années 1915-1920. En apparence anodin, ce récit inédit est remarquable à plusieurs égards : 1) il propose une description précise de la francophonie albertaine que l'auteur connaît bien pour avoir vécu en Alberta entre 1915-1919; 2) à travers le personnage de Jeanne, ce roman met en scène le conflit identitaire – éminemment actuel – qui tiraille les Français de la deuxième génération vivant dans l'Ouest; 3) à la différence des récits traditionnels de pionniers (Durieux, Giscard, Maturié), qui font état du combat épique contre la nature, « La grande épinetière » se focalise sur l'intériorité des personnages (qui apparaît alors dans toute sa complexité). De fait, c'est toute l'esthétique romanesque qui s'en trouve modifiée et n'a plus grand-chose à voir avec les récits coloniaux de pionniers. L'objet de cet article est d'explorer ces trois axes de lecture tout en réfléchissant en filigrane à la question de l'héritage laissée par la présence française dans l'Ouest canadien en général et en Alberta en particulier.

«La grande épinetière» d'Alex Michelet: une lecture postcoloniale

Denis LACROIX et Sathya RAO
University of Alberta

RÉSUMÉ

Récit composé par Alex Michelet (1886-1979) à l'aube de sa vie, «La grande épinetière» raconte l'histoire d'une jeune institutrice d'ascendance française, Jeanne, qui se trouve affectée dans un petit village de l'Ouest canadien au tournant des années 1915-1920. En apparence anodin, ce récit inédit est remarquable à plusieurs égards: 1) il propose une description précise de la francophonie albertaine que l'auteur connaît bien pour avoir vécu en Alberta entre 1915-1919; 2) à travers le personnage de Jeanne, ce roman met en scène le conflit identitaire – éminemment actuel – qui tiraille les Français de la deuxième génération vivant dans l'Ouest; 3) à la différence des récits traditionnels de pionniers (Durieux, Giscard, Maturié), qui font état du combat épique contre la nature, «La grande épinetière» se focalise sur l'intériorité des personnages (qui apparaît alors dans toute sa complexité). De fait, c'est toute l'esthétique romanesque qui s'en trouve modifiée et n'a plus grand-chose à voir avec les récits coloniaux de pionniers. L'objet de cet article est d'explorer ces trois axes de lecture tout en réfléchissant en filigrane à la question de l'héritage laissée par la présence française dans l'Ouest canadien en général et en Alberta en particulier.

ABSTRACT

This story created by Alex Michelet (1886–1979) at the dawn of his existence, “La grande épinetière,” tells the story of Jeanne, a young teacher of French ancestry, who finds herself assigned to work in a small town in the Canadian West in the pivotal period of 1915–1920. Apparently unassuming, this hitherto unpublished

story is remarkable in several ways: 1) it offers a detailed description of Francophone Alberta, well known to the author who lived in this province from 1915 to 1919; 2) through the character Jeanne, this novel stages the conflict of an eminently current conflict of identity that besets second-generation French immigrants living in the West; 3) unlike traditional pioneer tales by the likes of Durieux, Giscard or Maturié, which describe the epic battle against nature, "La grande épinetière" focuses on characters' interiority (which is then depicted in its full complexity). Indeed, it is the novelistic aesthetic in its entirety that finds itself utterly changed, to the point that it bears little resemblance to colonial pioneer tales. The purpose of this article is to explore these three aspects of our reading while reflecting, in the background, on the matter of the legacy left by a French presence in the Canadian West in general and in Alberta in particular.

C'est à peine quelques années avant son décès en 1979¹, que Charles Alexandre Michelet² achève la rédaction de «La grande épinetière». Le roman essuie un refus de publication et aurait pu tomber définitivement dans l'oubli s'il n'y avait pas eu un coup de pouce du destin. En mai 1996, lors d'un voyage qui la conduit à Edmonton sur les traces de son père³, Françoise Parette décide de confier une version dactylographiée du manuscrit au consul de France en poste. Celui-ci déposera le texte aux Archives provinciales de l'Alberta, où un fond consacré à Alex Michelet sera créé⁴. Bien qu'il soit mentionné dans la notice bibliographique que le *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest* (Morcos et al., 1998) a consacré à Alex Michelet, le roman «La grande épinetière» n'a, à notre connaissance, fait l'objet d'aucune étude critique.

Rédigée à partir d'informations que Françoise Parette a communiquées à Gamila Morcos, la notice du *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest*, aussi exhaustive soit-elle, ne reflète pas vraiment l'importance de l'engagement d'Alex Michelet au sein de la communauté francophone de l'Alberta. Après avoir quitté la petite localité de La Calmette où il s'est installé avec ses parents et ses deux sœurs Marie-Louise (Magali) et Claudine (dite Clarys) à son arrivée de France en 1905, Alex Michelet s'établit à Edmonton en 1912⁵. Ce retour à

la vie urbaine permet au jeune rédacteur du *Courrier de l'Ouest* qu'il est de s'investir davantage sur le plan associatif, peut-être au détriment de ses ambitions littéraires sur lesquelles nous reviendrons plus en détail. Le premier congrès de la langue française au Canada en 1912 s'accompagne de la création d'une section albertaine de la Société du parler français qu'Alex Michelet avait maintes fois appelée de ses vœux⁶. Aussi n'est-il pas étonnant que celui-ci en devienne le premier secrétaire en 1913, puis l'un des directeurs. Un an plus tard, Alex Michelet s'implique dans l'organisation de la deuxième convention des Franco-Canadiens de l'Alberta. La même année, il est élu secrétaire-trésorier de l'Union française de l'Alberta, qui regroupe tous les ressortissants français indépendamment de leur allégeance politique. À la suite de la fermeture du *Courrier de l'Ouest* en 1916, Alex Michelet rejoint pour une courte période le nouveau journal francophone *L'Union* avant d'occuper très brièvement les postes de notaire public et de commissaire aux affidavits à la cour d'Edmonton. En octobre 1918, il quitte Edmonton pour Washington où il est engagé comme interprète auprès de l'Union panaméricaine (aujourd'hui l'Organisation des États américains [OEA]). Cet événement lance sa carrière internationale de traducteur, qui le mènera à Washington, à Montréal et à Genève. Chef du service de traduction pour le Bureau international du travail du 1^{er} juin 1920 au 31 mars 1951, Alex Michelet officiera également aux Nations unies et dans diverses organisations internationales⁷. Il mettra un terme à sa carrière en 1961 juste après le décès de son épouse. Personnage public qui avait à cœur la cause des francophones, Alex Michelet côtoie de près les hommes de pouvoir de son temps. On le retrouve ainsi assis à la table d'honneur aux côtés de Lomer Gouin (Normandeau, 1912b), premier ministre du Québec, en visite à Edmonton en 1912 et, la même année, invité à un dîner intime en l'honneur de l'académicien français, Étienne Lamy (Normandeau, 1912a). Parmi ses proches, on compte l'honorable Philippe Roy (Normandeau, 1911c), ex-sénateur de l'Alberta, fondateur du *Courrier de l'Ouest* et ministre du Canada à Paris, qui a été son témoin de mariage (Morcos *et al.*, 1998, p. 213). C'est son compatriote, l'écrivain et journaliste Georges Bugnet, qui le raccompagne à la gare du CPR après un court séjour à Edmonton en 1925 (Normandeau, 1925a).

À ce pan public de la vie d'Alex Michelet s'ajoute un autre moins connu, à savoir son œuvre d'écrivain. En plus de tenir la barre de l'unique hebdomadaire francophone de la province pendant une dizaine d'années, Alex Michelet a signé, sous le nom de plume de Jean de Nobon⁸, plusieurs histoires courtes dont un grand nombre a été publié dans le célèbre *Journal de Françoise* fondé par Robertine Barry dont «Yedda» (Nobon, 1906a), «La mort du prospecteur» (Nobon, 1906b), «Conte indien: le parjure» (Nobon, 1908a) et «Conte indien: princesse fragile» (Nobon, 1908d). Plusieurs de ces textes ont fait l'objet d'une réédition dans *Le Courrier de l'Ouest*. Publié originellement dans l'édition du 21 mars 1906 du quotidien *La Patrie*, le conte «La caverne-qui-pleure» mérite une mention spéciale puisqu'il a été primé à l'occasion d'un des nombreux concours organisés par le journal québécois. À ces quelques textes s'ajoutent cinq autres tous publiées entre 1905 et 1906 dans le journal illustré français *Le globe-trotter* spécialisé dans les récits de voyages et d'aventures. Exploitant la veine du fantastique, plusieurs de ces récits rappellent tant par leur contenu que par le format les contes de Guy de Maupassant⁹, agrémentés parfois d'une touche locale. C'est notamment le cas de «Le secret du chalet clos» (Nobon, 1908c), dont l'action se déroule dans la ville de Banff, et de «La caverne-qui-pleure» (Nobon, 1908b), dont le cadre est la Colombie-Britannique. À l'occasion, Alex Michelet signait également des critiques littéraires à l'image de son compte-rendu du roman *Cœur magnanime* de Rose de Provence publié le 15 août 1908 dans *Le Journal de Françoise*. Les multiples contributions que fait Alex Michelet au *Globe-trotter* ainsi que la totalité de plusieurs de ses contes à l'image de «Yedda» laissent penser qu'il entretenait un certain goût pour l'exotisme. C'est peut-être ce même exotisme qu'il retrouve chez un écrivain comme Paul Bourget (1892) – à qui l'on doit notamment *Outre-mer: notes sur l'Amérique* – pour lequel il avait une profonde admiration¹⁰. S'il hérite de son époque de ce goût marqué pour l'ailleurs dont rend bien compte Sylvain Venayre (2002) dans son ouvrage *La gloire de l'aventure*, Alex Michelet ne donne pas pour autant dans le récit d'aventures traditionnel avec son lot d'actions et de péripéties. C'est davantage par leur atmosphère angoissante que ses brefs récits se démarquent, l'action comme telle n'y étant bien souvent que secondaire. Moins romantiques que les paysages américains dépeints par Chateaubriand, ces

tableaux naturalistes suscitent plutôt un sentiment d'inquiétante étrangeté propice à la survenue du fantastique.

Sœur aînée d'Alex Michelet¹¹ et responsable de la rubrique féminine du *Courrier de l'Ouest*, Marie-Louise Michelet (ou Magali de son nom de plume) suit de près les débuts littéraires de son frère au point de lui consacrer une chronique à l'occasion de la réédition du conte «La caverne-qui-pleure» (Nobon, 1908b). C'est avec une condescendance toute fraternelle qu'elle commence par rappeler les multiples qualités de ce «jeune» avant de lui prodiguer les conseils expérimentés d'une grande sœur:

Son talent délicat fait de sensibilité, d'impressions jeunes, gagnera encore lorsqu'il se sera dégagé de cette mièvrerie captivante, mais qui donne parfois à ses écrits une note amollissante [*sic*]. Mais, c'est là, plutôt un défaut de l'âge.

Il faut vieillir, Monsieur, vieillir, dissiper l'ambiance qui vous a fait l'âme trop pensable [*sic*], trop vibrante... Il faudra surtout pardonner, après la surprise que vous aurez à trouver votre nom, dans cette colonne [...] (Magali, 1908, p. 3)

Le ton espiègle de cette chronique laisse bien imaginer la complicité qui pouvait exister entre Marie-Louise et Alex, qui n'hésitent pas à s'interpeller par pseudonymes ou chroniques interposés. L'on peut gager que l'écriture constitue un sujet de prédilection, voire une source d'émulation entre le frère et la sœur qui ont en commun une même ambition littéraire. À la fois complices et rivaux, Alex et Magali publient tous les deux sous leur nom de plume dans le *Journal de Françoise*. Sous le pseudonyme de Charles-Alex, Alex Michelet s'essaie également avec un certain succès au genre théâtral. Sa pièce non publiée intitulée «Au fond des bois» est en effet récipiendaire du troisième prix de l'Alliance artistique en 1918. La lauréate du concours n'est autre que Marie-Louise Michelet (ou Magali), dont la carrière littéraire prendra un ascendant sur celle de son frère. Il est légitime de penser que les multiples incursions d'Alex Michelet dans les domaines de la littérature et du théâtre ont pu faciliter la rédaction de «La grande épinettière». Lorsqu'il a quitté le Canada pour embrasser sa carrière internationale de traducteur, Alex Michelet n'en a pas moins gardé l'amour de la langue et des mots. Ainsi sa fille rapporte-t-elle qu'il

lisait «son Larousse comme un roman»¹². Le soin que l'auteur attache à certaines descriptions témoigne bien de son souci de précision terminologique ainsi que de l'attention qu'il portait d'une manière générale à la langue. Cela ne l'empêche pas pour autant de reproduire de façon réaliste les variétés dialectales de français parlées par les personnages du roman¹³.

ENTRE FICTION ET RÉALITÉ HISTORIQUE

En conclusion d'un article paru en 1925 dans *L'Union* où se trouve relatée la visite d'Alex Michelet à Edmonton, on trouve ce paragraphe à bien des égards prémonitoire¹⁴:

Peut-être cette rapide visite nous vaudra-t-elle dans quelques temps un livre délicat qui, comme ceux de Magali, révélera au monde de nouveaux aperçus de notre chère province de l'Alberta. Il n'en a point parlé, n'y songe peut-être même pas. Rien ne nous empêche de le souhaiter. Plus que tant d'autres qui se mêlent de parler de nous, il pourrait faire une œuvre vraie (Normandeau, 1925a, p. 1).

Ce souhait prendra forme cinquante plus tard avec la rédaction de «La grande épinetière». Il est étonnant qu'Alex Michelet ne fasse pas le choix comme Marcel Durieux (1986), Gaston Giscard (1982) et Pierre Maturié (2011) de narrer ses mémoires de colon français en Alberta. Peut-être parce qu'il est plus confiant dans ses moyens littéraires¹⁵, Alex Michelet opte pour le registre de la fiction romanesque. Il n'est pour autant pas question de rompre tout lien avec la réalité historique albertaine, dont il demeure à la fois un acteur et un témoin vivant. Du reste, Alex Michelet conserve un fort attachement à l'Ouest canadien comme en témoigne un courrier publié le 23 août 1950 dans le journal *La Survivance*:

Bien qu'éloigné du Canada – que je considère toujours comme ma seconde patrie – depuis de nombreuses années, je n'ai jamais cessé de m'intéresser aux événements canadiens-français de l'Alberta-Nord. Grâce surtout à la vaillante presse française de l'Ouest, dont je demeure un lecteur assidu, j'ai pu suivre le magnifique mouvement de colonisation par les nôtres des vastes et riches terres de la Rivière-La-Paix [...] (Bouchard, 1950, p. 7)

Nourri à la fois par le vécu albertain de l'auteur, sa reconstruction *a posteriori*, l'actualité locale dont Alex Michelet dit se tenir au courant et l'impératif de déréalisation qu'impose la

fiction, «La grande épinettière» construit un chronotope étrangement familier. Fiction et réalité y sont étroitement imbriquées en vertu d'un régime fictionnel que nous nous attacherons à caractériser. Celui-ci repose notamment sur un brouillage référentiel touchant le cadre spatiotemporel du roman de même qu'un travestissement onomastique. Nous nous pencherons également sur le statut de la presse écrite dans le roman qui participe également de la construction de ce régime fictionnel.

1. Brouillage référentiel et travestissement onomastique

En ouverture du roman, le narrateur parle de Kinistino comme étant «la “ville” la plus au nord de la province d'Alberta» (p. 3)¹⁶; or, il se trouve que cette ville est située en Saskatchewan, non loin de Prince Albert. Cette confusion est d'autant plus troublante qu'il existe au moins deux localités nommées Grande-Coulée dans l'Ouest canadien: l'une dans le centre de l'Alberta (portant le nom anglicisé de Big Coulee) et l'autre à proximité de Regina (Saskatchewan). La suite du roman conforte l'hypothèse selon laquelle l'action se déroule bien en Alberta et non en Saskatchewan. Qui plus est, Big Coulee se trouve dans le comté d'Athabasca où résidait une forte population francophone¹⁷. Quant à Grande-Coulée en Saskatchewan, elle n'a jamais abrité de paroisse francophone (Banting, 1975, p. 125-127). Du reste, plusieurs toponymes («Lac-des-Castors», «Lac-aux-foins», «Saint-Paul-des-Métis») renvoient sans l'ombre d'un doute à l'Alberta. Pour le moins étonnante, l'erreur géographique sur la localisation de la ville de Kinistino a pour effet de renforcer la tension entre réalité et fiction, ce qui crée un certain brouillage référentiel qui ne compromet toutefois pas la vraisemblance du récit.

Sur le plan historique, le roman ne donne aucune indication précise du moment où se déroule le récit. Cela dit, il est possible d'identifier ici et là un certain nombre d'indices sociohistoriques en permettant une datation approximative. Au nombre de ceux-ci, il y a les références déguisées à des personnages bien connus de la communauté (en particulier, l'abbé Normandeau) ainsi que l'évocation explicite du règlement de 1925¹⁸ (p. 91-93) autorisant l'enseignement en français au niveau élémentaire ainsi que plusieurs autres aménagements favorables aux francophones. En outre, il existe bel et bien un district scolaire à Big Coulee, dont la création remonte à 1930 (Baergen, 2005, p. 75). À ces repères

historiques locaux s'ajoute un autre d'envergure internationale, à savoir la Première Guerre mondiale mentionnée à plusieurs reprises dans le roman, chaque fois sous la dénomination générique de «la guerre» (p. 14, 20, 24, 25, 78). En outre, cet événement revêt une importance particulière pour Jeanne dont le père, retourné en France lors de la mobilisation, est décédé en captivité alors qu'elle était toute jeune fille. Plus généralement, la Grande Guerre possède dans bien des textes de pionniers une charge traumatique considérable (Lacroix et Rao, 2011, p. 85) parce qu'elle a sonné pour beaucoup le glas du rêve canadien. En prenant en compte l'ensemble de ces marques référentielles, il est possible d'inférer que le récit se déroule entre 1925 et 1930, soit quelques années après le départ des Michelet de l'Alberta.

«La grande épinetière» brosse une galerie de portraits dont certains s'inspirent clairement de personnages historiques de la communauté francophone, que l'homme public qu'était Alex Michelet a eu l'occasion de côtoyer. C'est en particulier le cas du révérend Normandin, d'Adéodat Bourgeois et de l'honorable P.E. Tremblay. S'il existe bel et bien un révérend Alcide Normandin qui a officié dans la paroisse Sacré-Cœur de Winnipeg jusqu'à la fin des années 1940, il est fort probable que sous ce patronyme se cache en fait l'abbé Joseph-Aldric Normandeau connu également sous le nom de «curé de partoutville» en raison de ses multiples déplacements. Outre l'évidente similitude entre les patronymes (Normandin/Normandeau), plusieurs éléments sont à même de corroborer cette hypothèse. En premier lieu, la description que fait le narrateur du personnage de l'abbé Normandin recoupe plusieurs témoignages retrouvés dans la presse et les sources d'époque¹⁹ concernant l'œuvre de missionnaire colonisateur de l'abbé Normandeau. C'est justement sous ce jour que le narrateur présente l'abbé Normandin qui «était une sorte d'apôtre du peuplement canadien-français du Nord-Ouest» (p. 18). En second lieu, Alex Michelet entretenait une grande admiration pour l'abbé Normandeau. L'auteur avait très vraisemblablement dû faire sa connaissance en 1905-1906 lors de son installation à La Calmette comme en témoigne le courrier de félicitations qu'il envoie de Genève à l'abbé à l'occasion de ses noces d'or sacerdotales en août 1950. Au moment de l'installation des Michelet à La Calmette, l'abbé officiait non loin de là comme curé de la paroisse de Saint-Émile de Legal²⁰. Même si elle est somme toute mineure, la modification du patronyme

de «Normandeau» en «Normandin» place délibérément le récit du côté de la fiction. Comme dans le cas des toponymes de Grande-Coulée et de Big Coulee, la fiction («Normandin») rejoint accidentellement la réalité historique (le révérend Alcide Normandin), ce qui produit un certain flottement référentiel. Pour conclure sur ce point, on ne manquera pas de noter que d'aucuns ont pu voir dans le personnage du père Chassaing du roman épistolaire *Comme Jadis* de Magali Michelet (1925) un autre *alter ego* de l'abbé Normandeau (Normandeau, 1941).

On retrouve un travestissement patronymique semblable dans le cas des personnages d'Adéodat Bourgeois et de l'honorable P.E. Tremblay. Ainsi, le premier possède-t-il plusieurs traits biographiques communs avec Adéodat Boileau, qui a occupé le poste de rédacteur au *Courrier de l'Ouest* en alternance avec Alex Michelet et devait, à ce titre, compter parmi les proches de ce dernier. En effet, tous les deux se prénomment Adéodat, ont étudié la littérature à l'Université Laval à Québec et écrivent pour le *Courrier de l'Ouest*²¹ (p. 32). Sous les traits de l'honorable P.E. Tremblay pourrait se cacher l'honorable Prosper-Edmond Lessard, homme d'affaires avisé qui brigua un siège de sénateur pour le comté de Saint-Paul en 1909. En outre, P.E. Lessard fut, avec Adéodat Boileau et Alex Michelet, l'un des fondateurs du *Courrier de l'Ouest* (DeGrâce 1980, p. 102). Comme dans l'exemple précédent, le prénom constitue le vestige de l'identité réelle du personnage dont le nom de famille a, lui, fait l'objet d'un travestissement. Enfin, le fougueux Lucien Godbout pourrait être un mélange entre, d'une part, Wilfrid Gariépy²² avec qui il a en commun d'avoir été avocat et «vice-président de la Ligue albertaine du parler français» (p. 47) et, d'autre part, Lucien Boudreau²³ avec qui il partage le même prénom. Il ne fait aucun doute qu'Alex Michelet a côtoyé l'un et l'autre de ces politiciens, notamment à l'occasion des rencontres de la Société du parler français dont il était le secrétaire. Enfin la rivalité politique qui oppose P.E. Tremblay et Lucien Godbout dans le roman n'est pas sans évoquer la course électorale entre Wilfrid Gariépy et Lucien Boudreau en 1909 pour le poste de député de Saint-Albert, laquelle s'est terminée par la victoire du second.

2. La valeur d'usage de la presse écrite dans la fiction

«La grande épinetière» compte un grand nombre de références à la presse écrite. Plutôt que de les mettre exclusivement sur le compte du passé journalistique de l'auteur, il est plus fructueux de s'interroger sur les fonctions qu'elles revêtent dans le récit. Au reste, ces références sont nombreuses et ne se limitent aucunement à la seule mention du *Courrier de l'Ouest*, qui occupe néanmoins une place de choix. On peut également y trouver des allusions au *Edmonton Bulletin* (p. 8), à *La Patrie* (p. 8), à *La Presse* (p. 8) au *Kinistino news*²⁴ (p. 26) et à *La Tribune* (p. 218). Peu présente dans la littérature de l'Ouest canadien en général et dans les récits de pionniers en particulier²⁵, la presse écrite acquiert une visibilité remarquable dans «La grande épinetière». Parfaitement intégrée au quotidien et répondant aux besoins de la communauté, elle permet, par exemple, d'afficher des «soumissions» de contrat (p. 26) et d'annoncer des offres d'emploi ainsi que des événements communautaires (p. 119). En outre, la presse écrite constitue un marqueur fidèle de l'identité sociolinguistique de son lecteur:

Les fermiers [...] s'en allaient, serrant sous le bras le volumineux numéro de l'édition rurale de l'"Edmonton Bulletin", tandis que les quelques Canadiens-français établis à Kinistino se distinguaient par leurs exemplaires à peine moins épais de "La Presse" ou "La Patrie", les grands journaux de Montréal (p. 8).

La presse est également dépositaire d'un savoir sur la communauté et ses représentants:

Jeanne Béliveau connaissait la réputation de l'abbé [Normandin]. Elle avait lu de lui, dans le *Courrier de l'Ouest*, le journal français de la province, des chroniques de colonisation où le sérieux du fond s'agrémentait à l'occasion d'une pointe d'humour bien québécoise (p. 19).

Ainsi, l'impression de Jeanne Béliveau concernant l'abbé Normandin se trouve-t-elle corroborée pour ne pas dire authentifiée par ses contributions écrites dans le *Courrier de l'Ouest*. À ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que l'abbé Normandeau écrivait régulièrement des chroniques dans la presse francophone (en particulier, dans *La Survivance*) relatant ses missions de recrutement ou encore visant à faire la promotion

de l'immigration dans l'Ouest (Normandeau, 1925b, 1940)²⁶. La fiction rejoint donc encore une fois la réalité.

Sur le plan stylistique, l'emploi fréquent du discours rapporté confère une qualité journalistique au texte qui prend alors des allures d'un reportage conduit par le narrateur :

Mme Ouellette, qui faisait office de sacristaine, expliquait qu'avant que le mur fut ainsi recouvert quand le noroît prenait, ça ventait assez fort, par les fentes entre les billots, que la flamme des cierges vacillait à l'autel. M. le Curé est un homme pas mal distrait, il oublie toujours de monter d'Edmonton le vrai papier de tapisserie, avec des fleurs de lis, qu'il m'a promis. J'ai mis les gazettes à l'envers, ajoutait-elle, pour éviter les distractions aux fidèles pendant les offices (p. 65).

Sur le plan du contenu, se trouve illustré un autre emploi, pratique cette fois, de la presse écrite, à savoir celui de matériau d'isolation. D'un point de vue narratif, c'est le personnage haut en couleur d'Adéodat Bourgeois qui incarne la voix du *Courrier de l'Ouest*, dont il est le correspondant local. En ouverture du chapitre XIII, le narrateur n'hésite pas à citer des parties du compte rendu de presse fictif dans lequel le journaliste rapporte à grand renfort de détails le souper des Dames de Saint-Anne. Participant pleinement de la fiction, le compte rendu confère à l'événement rapporté un surcroît de réalité – on pourrait alors parler d'effet de réel – étant entendu que ce qui est rapporté par la presse ne peut appartenir qu'au domaine de la réalité factuelle. Enfin, c'est sur une série de nouvelles rédigées par Adéodat Bourgeois pour le *Courrier de l'Ouest* que s'achève le roman. Ces nouvelles concernent plusieurs des personnages principaux du roman dont Jos Robitaille, Jacques Blachère, l'abbé Normandin ainsi que Norbert et Jeanne dont le mariage est officiellement annoncé. À travers *Le Courrier de l'Ouest*, la vie de la petite communauté trouve ainsi à se prolonger au delà de la fiction romanesque. En somme, la presse écrite en général et *Le Courrier de l'Ouest* en particulier interviennent à plusieurs niveaux de la diégèse. En premier lieu, la presse écrite est présente à l'intérieur même de la diégèse puisqu'elle permet de relayer l'information et sert de porte-voix aux intérêts de la communauté. En deuxième lieu, la presse se met en scène à travers le truculent Adéodat Bourgeois qui est l'un des personnages principaux du roman et bénéficie, à ce titre,

d'une certaine autonomie narrative et d'une grande liberté de parole. Enfin, la presse influence la forme même du roman en authentifiant les événements du récit, c'est-à-dire en leur conférant un semblant de réalité et d'objectivité.

VESTIGE DE LA LITTÉRATURE DE TERROIR OU RÉCIT POSTCOLONIAL CONTEMPORAIN?

1. Communauté et polyphonie

«La grande épinetière» se rattache à bien des égards au genre de la littérature de terroir. On y retrouve en effet plusieurs des ingrédients caractéristiques. Le cadre du récit est celui d'une petite colonie agraire francophone du nord de l'Alberta. L'Église, par le truchement de son volubile représentant, l'abbé Normandin, occupe une place de choix dans le roman, encadrant les relations humaines aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur du foyer. Cette omniprésence se vérifie également au niveau pragmatique puisque c'est l'abbé Normandin qui oriente la plupart du temps la discussion, possède l'initiative des interpellations, domine le discours public et distribue la parole. Plus que tout, l'abbé souhaite que Grande-Coulée devienne une «vraie paroisse» avec un «bon presbytère» (p. 42). Dans cette optique, la création d'une école francophone constitue un gage de sédentarisation et de prospérité pour la petite colonie où les jeunes auront désormais la chance de prier en français.

Dans une paroisse comme la vôtre, isolée au milieu de centres anglais, une école conduite par une maîtresse catholique et capable en français, c'est une bénédiction du ciel pour les parents canadiens qui veulent que les enfants puissent prier dans notre langue (p. 43).

Plus exactement, le récit s'élabore sur deux niveaux complémentaires: d'une part, un niveau collectif touchant la vie de la communauté et, d'autre part, un niveau individuel dont le point focal est la relation ou plutôt la non-relation entre Jeanne et Norbert. À cet égard, il est intéressant d'observer que les mentions à ce dernier sont sensiblement plus nombreuses que celles à Jeanne (et à Jacques de loin inférieures) comme le démontre un comptage statistique des occurrences des prénoms²⁷. Malgré son mutisme et son caractère effacé, Norbert occupe donc une place de choix dans le roman que nous étudierons plus en détail. Sur le modèle des romans de terroir, collectivité et individu sont

étroitement associés dans «La grande épinettière», sans que cela ne génère de tensions majeures ou de troubles à l'ordre public²⁸. Une des nombreuses stratégies dont fait usage le narrateur pour passer d'un niveau à l'autre consiste à faire des habitants de Grande-Coulée les témoins pour ne pas dire les rapporteurs des micro-événements ponctuant la relation entre Jeanne et ses deux prétendants:

Du haut de leur perchoir, Jules Beaulac et Nazaire Laplante fumaient à tour de rôle une pipe qu'ils tenaient cachée au creux de leur main; ils épiaient sournoisement la maîtresse et le secrétaire, échangeant des clins d'œil complices (p. 59).

Inévitablement, cette présence du collectif prend la forme insidieuse de la rumeur contre laquelle les protagonistes devront se protéger. À l'inverse, Jeanne ne peut manquer de rendre des comptes à la collectivité, ne serait-ce qu'en se pliant aux conventions sociales, dont celles qui incombent à son statut d'hôte chez les Robitaille. D'une manière générale, Alex Michelet fait du microcosme de Grande-Coulée l'expression métonymique de la francophonie minoritaire de l'Ouest vivant au rythme de ses événements (inauguration de l'école, «corvée», organisation du souper, etc.) et luttant pour sa survie tant matérielle que symbolique. Sur le plan textuel, ce collectif se constitue de la polyphonie des voix narratives appartenant aux habitants auxquels le narrateur hétérodiégétique cède souvent la parole ou dont il rapporte les dialogues, voire cite *verbatim* les mots ou expressions²⁹. Certaines voix comme celles de l'abbé Normandin, de Jos Robitaille et d'Adéodat Bourgeois qui représentent des intérêts particuliers, à savoir respectivement l'Église, le capital et la presse, possèdent une plus grande autonomie et résonnent davantage au sein de la communauté de Grande-Coulée. Loin donc d'être monologique, la voix du narrateur est véritablement traversée par le collectif. Cette polyphonie se trouve également exacerbée par la diversité culturelle et linguistique de cette communauté qui regroupe aussi bien des Québécois, des Irlandais, des expatriés francophones venant des États-Unis que des Français de France.

2. Norbert et Jeanne: récit d'une non-relation

D'emblée, il convient de souligner qu'en faisant de Jeanne Béliveau une institutrice, Alex Michelet la situe dans une

certaine filiation intertextuelle avec Gabrielle Roy et l'idéal féminin à la fois d'autonomie et d'élévation intellectuelle qu'elle incarne. L'on peut gager que c'est par choix que Jeanne est devenue institutrice alors que sa situation la prédestinait à une occupation plus terre-à-terre. Femme de caractère capable de tenir tête à ses prétendants, Jeanne rappelle également par les doutes intérieurs qui habitent une Maria Chapdelaine tandis qu'elle doit choisir entre ses trois prétendants et l'avenir qu'ils lui proposent: la liberté, le retour au terroir ou bien les clameurs de la grande ville. Cela dit, à la différence de l'héroïne de Louis Hémon (1921), les doutes qui tiraillent Jeanne sont avant tout liés à sa bi-culturalité et, en ce sens, plus intériorisés: «Mes parents sont venus de Nantes mais, moi, je suis née au Lac-des-Castors, à l'est d'Edmonton» (p. 4)³⁰. À la fois canadienne et française, Jeanne porte sa dualité jusque dans son apparence physique. Ainsi, Norbert Trudeau éprouve-t-il un doute, que relaye le narrateur, lorsqu'il la voit descendre du train pour la première fois: «À n'en pas douter, elle était d'origine française, encore que quelque chose d'indéfinissable l'apparentât aux autres jeunes femmes» (p. 3). Jeanne doit constamment négocier – en particulier sur le plan de la langue et de l'accent – avec cette dualité qui lui vaut notamment de la part du même Norbert des préjugés défavorables. Cette négociation est source d'une tension intérieure d'autant plus irréductible que Jeanne s'efforce de ne pas «renier sa dualité linguistique, ni l'une ni l'autre nationalité» (p. 44). À l'occasion, Norbert Trudeau ne manque pas de faire remarquer à l'institutrice son double langage:

[...] quand je vous entends causer avec M. Blachère, vous prenez la manière de grasseyer des Français et on voit bien que vous évitez d'employer nos expressions canadiennes... Avec moi, vous revenez tout de suite à notre façon de jaser! (p. 57)

Le contraste entre les possessifs «vous» et «notre» contribue à renforcer davantage cette dualité qui est vécue par Jeanne autant que par Norbert comme une source d'exclusion. Porteur d'un certain idéal moral de simplicité dont la contrepartie est une forme de rudesse pour ne pas dire de sauvagerie, Norbert Trudeau est d'autant plus sensible à la duplicité de Jeanne qu'il en est à la fois la victime et le révélateur. En effet, par un étrange renversement de perspectives, Norbert, l'enfant du terroir, se sent «étranger» (p. 45) au contact de la communauté de langue

et de culture unissant Jeanne et Jacques, tous les deux d'origine française. La jalousie qu'éprouve Norbert à l'endroit du Français va contribuer davantage à alimenter son sentiment d'exclusion et la perception négative qu'il se fait de lui-même. Homme du terroir, le secrétaire de la commission scolaire apparaît bien plus à son avantage dans les bois qu'en société :

Il [Norbert] n'a plus qu'un désir maintenant, regagner le bois, pour chercher, dans le silence ami, à calmer son tourment; mais surtout ne pas les entendre échanger leurs paroles enjouées, avec cette harmonie d'accent qui l'exclut de leur milieu... (p. 72)

Du point de vue narratif, cela se traduit par l'emploi de plusieurs hypotyposes descriptives qui renforcent l'appartenance de Norbert au monde de la nature (p. 68, 159, 164). Plus exactement, celles-ci accompagnent ses prises de décision comme si elles entretenaient un mystérieux lien symbolique avec la vie intérieure du personnage qui s'y trouve pour ainsi dire encodée.

Il passa la plupart des soirées, cet été-là, assis à la porte de son chantier, à rêvasser, un livre ouvert sur les genoux, indifférent au harcèlement des maringouins. La nuit estivale le prenait dans son filet léger sans qu'il s'en aperçût. Des chauves-souris, débouchant du toit de la grange, rasaient les mottes du pare-feu. Le chant d'une grenouille solitaire montait, éperdu, des joncs d'une mare proche, puis cessait brusquement pendant un court instant. On percevait alors l'ample clameur sur plusieurs tons de la multitude anonyme des insectes. Un cri de chouette tombée des hautes branches d'un arbre servait de prétexte à un poulain pour essayer un temps de galop que la clôture de perches en zig-zag du corral interrompait brutalement. Le crépuscule laissait longtemps à l'horizon un étroit ruban de clarté que dentelait la cime des futaies. Le jeune homme en était arrivé à penser que sa vie de solitaire lui pesait peu, que rien vraiment ne le pressait de changer (p. 164).

Dans ce paragraphe, on notera l'utilisation anthropomorphique d'adjectifs à connotation psychologique comme «solitaire», «éperdu» et «anonyme», qui traduisent l'état d'esprit de Norbert; de même que le contraste entre la «grenouille solitaire» et la «multitude anonyme des insectes».

À l'opposé de Norbert Trudeau, Jacques Blachère³¹, l'expatrié français, abhorre le climat de l'Ouest canadien ainsi que le travail de la terre pour lequel il ne montre aucune disposition, préférant charger son pays d'accueil de tous les maux (p. 70). Sans attaches véritables, il est, selon l'expression de Jeanne, «sur le chemin de l'aventure» (p. 79), ainsi que le confirmera son départ inopiné de Grande-Coulée. Si Norbert ramène sans ménagement Jeanne au terroir canadien qui l'a vu naître, Jacques, pour sa part, lui distille le souvenir nostalgique du pays de son père.

Elle reconnaissait le désarroi que lui causait l'éveil d'impressions de "déracinée", latentes en elle, soudain révélées par une tournure de pensée, la musique d'un accent, une opinion où elle retrouvait, parfois en dépit même d'une défense qu'elle aurait voulu dresser, l'expression de ses goûts, de ses aspirations... Le regret lancinant du lointain pays que son père avait porté en lui la tyrannisait à son tour par quelque phénomène d'atavisme. Des images de ce pays pourtant inconnu d'elle lui apparaissaient comme des portraits d'êtres chers, inoubliables; elles avaient une attirance presque invincible (p. 190).

Plus fondamentalement, l'antagonisme entre Norbert Trudeau et Jacques Blachère permet de mettre en scène au niveau diégétique la contradiction identitaire qui mine Jeanne de l'intérieur.

Oui, je suis née ici et c'est bien de me sentir fille de deux pays que vient le drame que je vis... le drame de cette double vocation qui fait que j'éprouve une indécision poignante, une sorte d'angoisse à l'idée de fixer par des paroles irrévocables ma destinée dans l'un ou l'autre... (p. 191)

Posé en des termes assez classiques (nature vs culture, silence vs parole, sérieux vs comique), ce «drame» aux accents cornéliens s'enrichit toutefois d'une dimension identitaire qui lui confère une complexité nouvelle. Ainsi, à l'instar de Maria Chapdelaine, c'est en choisissant entre l'un ou l'autre de ses prétendants que Jeanne trouvera une voie de sortie au conflit d'identité qui l'anime. Avec le départ inattendu de Jacques Blachère, la sauvagerie de Norbert Trudeau perd son alibi et se donne pour ce qu'elle est: une profonde incertitude existentielle qui trouve dans l'échec de la passion amoureuse

matière à s'alimenter au point de culminer en une pulsion autodestructrice. C'est précisément cette pulsion qui pousse Norbert à s'aventurer vers le Sud en compagnie des fils Robitaille pour fuir l'objet de son désir obsessionnel (p. 213). En vérité, tout le drame de Norbert est qu'il se trouve trop affecté par la dualité de Jeanne (en ce sens qu'elle lui renvoie l'image détestable de sa sauvagerie, de sa pathologie en définitive) pour lui témoigner une quelconque sympathie. Dès lors, il n'est pas étonnant que la prise de risque inconsidérée de Norbert éveille chez Jeanne un sentiment amoureux qui se confond avec un désir de le «soigner» (p. 213) aussi bien physiquement que mentalement³².

Dans le sillage des doutes identitaires de Jeanne, le roman amorce un questionnement d'une troublante actualité sur la condition de ces Français qui ont fait le choix de s'expatrier. Face au mythe trop répandu d'un retour facile au pays natal, le roman adopte un point de vue plus réaliste dont la mère de Jeanne se fait l'écho dans une lettre:

La ville ou le village, là-bas, n'apparaissait plus tel que l'imagination nostalgique l'avait évoqué durant des années. Parents morts, amis disparus ou, ce qui était plus pénible encore, détachés des souvenirs communs, les rapatriés ne retrouvaient, dans ce qu'ils croyaient être un cadre familier, qu'un décor sans âme. L'absence trop longue avait accompli son œuvre. Non, il ne fallait pas s'acharner à faire revivre des choses abolies! (p. 77)

De notre point de vue, «La grande épinettière» est un récit postcolonial parce qu'il tire jusqu'au bout les conséquences de la colonisation. À la différence de chroniques de pionniers comme celles de Marcel Durieux, de Gaston Giscard et de Pierre Maturié qui détaillent non sans un certain romantisme les conditions épiques de l'installation et qui s'achèvent sur l'épisode tragique de la mobilisation, le roman d'Alex Michelet donne la parole à ceux – femmes et enfants de mobilisés³³ – qui sont restés en terres canadiennes et ont donc vécu à double titre l'expérience du déracinement.

CONCLUSION

À partir d'éléments de la biographie de son auteur, «La grande épinettière» construit un espace fictionnel singulier où évoluent des personnages étrangement familiers. Plutôt que

d'écrire sur l'Alberta de sa jeunesse à l'instar d'autres colons français, Alex Michelet situe son récit à moins de deux cents kilomètres de la colonie qui l'a jadis accueillie en 1905 et à peine quelques années après son départ du Canada en 1918. En d'autres termes, l'écart spatio-temporel entre le chronotope fictionnel et le vécu biographique de l'auteur est minime, quelques centaines de kilomètres et peut-être moins d'une dizaine d'années. L'effort de remémoration se trouve combiné à un travail d'invention qui s'élabore contre la tentation de retour du biographique, qui risquerait de compromettre la fiction. Le travestissement des noms des personnages est une de ces stratégies qui brouillent les repères entre réalité historique et fiction. La trame romanesque de «La grande épinetière» laisse ainsi apparaître des bribes du vécu albertain d'Alex Michelet. Sans compter qu'un certain nombre d'événements évoqués dans le roman, comme la rivalité entre francophones et Irlandais³⁴ ainsi que le travail des prêtres-missionnaires à l'image de l'abbé Normandeau, ont été largement couverts par *Le Courrier de l'Ouest*, dont Alex Michelet était le rédacteur. Il ne fait donc aucun doute que l'auteur s'inspire de son vécu dans la communauté franco-albertaine pour bâtir ce microcosme de la francophonie de l'Ouest canadien qu'est Grande-Coulée. Par ailleurs, la nécessité de coller de près à la réalité limite le jeu de la fiction qui trouve dans l'actualité matière à s'alimenter. Ainsi, Alex Michelet n'était-il plus en Alberta lors de la mise en œuvre du règlement de 1925 sur l'enseignement du français dans les écoles élémentaires. Il n'a donc pu en avoir qu'une connaissance indirecte.

L'autre ressort central de la fiction est constitué bien évidemment par la mise en place de deux personnages d'une remarquable complexité. Jeanne Béliveau porte au plus profond d'elle l'héritage de sa bi-culturalité. À la différence des protagonistes des récits autobiographiques de pionniers pour qui l'Alberta n'aura bien souvent été qu'une parenthèse, l'héroïne d'Alex Michelet dont le père est mort au front, a ses racines au Canada. D'une certaine manière, la position énonciative de Jeanne opère une subversion de la poétique pionnière traditionnelle qui se trouve alors réinvestie d'une signification et d'une portée nouvelles:

Le passé avait épandu sa cendre... Les anciens devaient demeurer dans le chemin qu'eux-mêmes avaient ouvert.

Ils appartenait à une génération de déracinés... des sacrifiés si le mot n'était pas trop fort. Après tout, ils auraient peut-être obscurément leur part dans le miracle de la survivance française au Canada (p. 77).

La pratique coloniale agraire du «déracinement» (et l'isotopie agricole qui lui est associée) en vient dorénavant à désigner une condition existentielle que l'on pourrait qualifier de postcoloniale. C'est précisément cette condition que «La grande épinettière» met en scène en tirant parti du schéma classique du triangle amoureux. Pionnière à sa façon, Jeanne détourne momentanément le regard de la communauté franco-albertaine rivé sur l'urgence de sa survie pour le porter vers un nouveau questionnement non moins fondamental: celui touchant son hybridité. En la personne de Jeanne Béliveau, les deuxième et troisième générations de Franco-Canadiens issus de l'immigration trouvent enfin une porte-parole. En ce qui concerne Norbert Trudeau, sa condition n'est somme toute pas si différente de celle de Jeanne. Comme elle, il souffre d'une incertitude existentielle consécutive à une rupture amoureuse, qui le poussera, en ce qui le concerne, à envisager une carrière dans les ordres (plutôt que dans l'enseignement). Comme Jeanne, il a du mal à négocier avec son étrangeté (pour ne pas dire sa sauvagerie) qui se trouve magnifiée au contact de l'institutrice³⁵. Une dialectique complexe se met ainsi en place entre Jeanne et Norbert. Tandis que ce dernier diagnostique la duplicité de Jeanne, cette dernière opère comme catalyseur de la pathologie du jeune homme qui souffre de se trouver prisonnier d'une identité monolithique – sorte de carapace protectrice – qu'il s'est lui-même fabriquée. Le mutisme dans lequel est enfermé Norbert autorise d'un point de vue narratif le recours original à des hypotypes descriptives. Celles-ci confèrent à la nature la fonction d'un écran sur lequel se projette l'inconscient de Norbert. Ce traitement de la nature peut à certains égards rappeler les contes fantastiques qu'Alex Michelet écrivait à ses débuts. Même si Jeanne et Norbert finissent par se plier à la norme en se mariant, leur non-relation donne au roman une complexité psychologique remarquable³⁶, que l'on ne trouve guère dans la littérature de terroir. Enfin, plus que dans tout autre roman francophone de l'Ouest, la presse écrite occupe dans «La grande épinettière» une place de choix. Si cette omniprésence s'explique à la lumière de la biographie d'Alex Michelet, qui

a occupé le poste de rédacteur du *Courrier de l'Ouest* pendant dix ans, elle donne lieu à un traitement narratif qui associe étroitement littérature et journalisme.

NOTES

1. Ces informations ont été recueillies lors d'un entretien avec Françoise Paretti, fille de Charles Alexandre Michelet, qui s'est déroulé en juillet 2011 à Agen (France).
2. Charles Alexandre se faisait appeler «Alex». C'est sous ce diminutif anglicisé qu'on le connaît dans la communauté francophone d'Édmonton.
3. Ce voyage fait l'objet d'une couverture par *Le Franco* dans son édition du 17 mai 1996 (Bouchard, 1996).
4. «La grande épinetière», Ts. SL 2666. Fonds Alexandre Michelet, Edmonton, Archives provinciales de l'Alberta, 220 p. Après avoir exhumé le manuscrit des archives, nous espérons pouvoir en publier une édition critique.
5. Leur résidence est d'ailleurs toujours située dans la région de Garneau au 10958 – 89^e avenue et figure au patrimoine historique de la ville car elle a abrité l'architecte Cecil Burgess, qui en a fait l'acquisition en 1942.
6. Voir en particulier plusieurs articles de Joseph-Aldric Normandeau (1911a, 1911b, 1911d, 1911e, 1911f).
7. Lettre de G. Pochman à Éloi DeGrâce en date du 30 novembre 1979, archives personnelles d'Éloi DeGrâce.
8. Le pseudonyme Jean de Nobon est très certainement l'emprunt du nom de famille de sa mère, Hélène Nobon.
9. Plusieurs contes de Maupassant, tels que «La Main» (1883), «La Peur» (1884) et «Le Tic» (1884), ont été publiés dans des journaux littéraires comme *Le Gaulois* et *Le Figaro*.
10. Dans une lettre datée du 16 septembre 1996 et adressée à Gamila Morcos, Françoise Paretti souligne l'intérêt que son père portait à Paul Bourget. Cette lettre est déposée dans le Fonds Gamila Morcos, GMOR. 332, Institut pour le patrimoine de la francophonie de l'Ouest canadien, Campus Saint-Jean.
11. Le *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest* fait naître Marie-Louise en 1889, soit quatre années après son frère Alex; or, si l'on se fie à son acte de naissance, Marie-Louise est née en 1883, ce que confirment plusieurs autres sources officielles comme les recensements de 1906 et de 1916. À ce titre, elle est bien la sœur aînée d'Alex.

12. Lettre de Françoise Paretto à Gamila Morcos, en date du 16 septembre 1996.
13. C'est le cas en particulier du français canadien parlé par Norbert Trudeau.
14. Il est probable que l'auteur de ce paragraphe soit Georges Bugnet lui-même, étant donné qu'il a occupé la fonction de rédacteur en chef de *L'Union* de 1924 à 1929.
15. Marcel Durieux et encore moins Gaston Giscard n'ont le passé littéraire d'un Alex Michelet. Cela dit, nous ne dénions pas pour autant à ces deux pionniers tout talent littéraire (Lacroix et Rao, 2011). Pour ce qui est du roman *Athabasca, terre de ma jeunesse* de Pierre Maturié (2011), Gilles Cadrin, à qui l'on doit une réédition du roman, lui reconnaît des qualités littéraires notamment en ce qui a trait aux descriptions. Il n'empêche que l'intrigue du roman, à mi-chemin entre le récit d'aventures et la chronique de pionniers, demeure très classique.
16. Lorsqu'il n'y a que la pagination, la référence renvoie au manuscrit «La grande épinettière» de Michelet.
17. En 1911, le recensement effectué dans le comté d'Athabasca où se situe Grande-Coulée indique qu'il y avait 1 695 catholiques. Le comté comptait 379 personnes d'origine française, 143 d'origine anglaise et 1 623 autochtones.
18. «Le règlement intitulé *Instructions Concerning the Teaching of French in the Elementary Schools* spécifie que dans les écoles où un conseil scolaire offre un cours de français primaire, on peut enseigner, en première et deuxième année, toutes les matières scolaires en français, sauf l'anglais. Cependant, à partir de la troisième année, le règlement n'autorise qu'une heure par jour l'étude de la langue française. Ce règlement mentionne que les enseignants peuvent fournir des explications en français, au besoin. Ce même règlement restera en vigueur dans les lois scolaires de 1936, 1945 et 1950» (Alberta Learning, 2001, p. 7).
19. Les 297 occurrences pour la requête «abbé Normandeau» pour le seul journal *La Survivance* entre 1926 et 1970 témoigne de l'empreinte qu'a laissée le curé de «Partoutville» dans la mémoire collective des francophones de l'Ouest.
20. L'abbé Normandeau fût le premier curé de la paroisse de Saint-Émile de Legal d'avril 1903 à décembre 1912.
21. «Décès d'Adéodat Bourgeois à la suite d'une longue maladie» (Bouchard, 1954). Dans le roman, Adéodat Bourgeois est le représentant local du *Courrier de l'Ouest* à Grande-Coulée (p. 85).
22. Avocat de formation, Wilfrid Gariépy s'est impliqué dans plusieurs organismes francophones dont la Société du parler français.

Parallèlement, il mène une carrière politique qui le conduira au siège de député libéral de la circonscription de Beaver River en 1913. La même année, il sera nommé ministre des Affaires municipales.

23. Maire de Saint-Albert et membre de l'Assemblée législative de l'Alberta, Lucien Boudreau a également été l'un des directeurs de la Société du parler français.
24. Nous n'avons trouvé aucune trace de ce journal.
25. Ce manque de visibilité est quelque peu surprenant quand on sait que plusieurs écrivains francophones de l'Ouest, à commencer par Georges Bugnet (1879-1981), Maurice Constantin-Weyer (1881-1964), Gabrielle Roy (1909-1983) et Roland Bonvalet (1925-1980), ont été journalistes.
26. Ces interventions s'étendaient à d'autres thèmes comme l'histoire de la communauté (Normandeau, 1942).
27. Les résultats de ce comptage ne se trouvent pas fondamentalement modifiés si l'on ajoute les périphrases «Mlle Béliveau» pour Jeanne et «le secrétaire» pour Norbert.
28. La principale source de tension réside dans la rumeur qui attribue à Jeanne et à Jacques une relation amoureuse.
29. À l'évidence, le narrateur fait le choix de l'authenticité plutôt que de la clarté, ce qui risque de déconcerter le lecteur qui n'est pas familier avec le parler franco-canadien.
30. Le choix de la ville de Nantes n'est peut-être pas anodin puisque les Michelet y ont résidé juste avant leur départ pour le Canada.
31. Jacques Blachère emploie l'expression «homme des bois» (p. 74) pour évoquer le comportement de son rival.
32. Le fait que la fièvre de Norbert donne lieu à des hallucinations où Jeanne lui apparaît conforte cette interprétation psychosomatique de la condition de Norbert.
33. On parlerait de «subalternes» dans le contexte de la critique post-coloniale.
34. Le clivage entre Français et Irlandais constitue une ligne de tension majeure dans le roman. Ce clivage est alimenté par plusieurs références aux heurts survenus en 1910 en Ontario à la suite de l'interdiction par l'archevêque de Windsor de l'enseignement du français dans les écoles séparées de son diocèse. Nous renvoyons à l'article de Raymond Huel (1975) pour une mise au point sur cette question.

35. Dans une optique postcoloniale, le motif de la sauvagerie peut rappeler le complexe psycho-pathologique du Noir dont parle Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* (Fanon, 1952). Peut-être la sauvagerie que Norbert s'attribue à lui-même (en particulier, à titre de Canadien) est-elle la conséquence du complexe d'infériorité qu'il éprouve à l'égard de la jeune Française et de son compatriote? L'appartenance symbolique de Norbert à la sphère naturelle serait justement une des caractéristiques de sa sauvagerie. Cette interprétation prolongerait dialectiquement la lecture postcoloniale que nous avons proposée de la duplicité de Jeanne.
36. Peut-être faut-il voir dans ce traitement psychologique une autre marque de l'influence de Paul Bourget.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBERTA LEARNING (2001) *Affirmer l'éducation en français langue première – fondements et orientations: le cadre de l'éducation francophone en Alberta*, Edmonton, Direction de l'éducation française, 54 p.
[<http://education.alberta.ca/media/524841/cadrefr.pdf>]
- BAERGEN, William Peter (2005) *Pioneering with a Piece of Chalk: The One-Room Country Schools of Alberta 1885-1982*, Stettler, W.P. Baergen, 622 p.
- BANTING, Black Meredith (1975) *Early History of Saskatchewan Churches: Grass Roots* (vol. 1), Regina, Banting, 196 p.
- BOUCHARD, Michel (1950) «Témoignage», *La Survivance*, 23 août, p. 7.
- _____ (1954) «Décès d'Adéodat Bourgeois à la suite d'une longue maladie», *La Survivance*, 3 mars, p. 1.
- _____ (1996) «Une histoire d'amour qui traverse les décennies», *Le Franco*, 17 mai, p. 16.
- BOURGET, Paul (1892) *Outre-mer: notes sur l'Amérique*, Paris, A. Lamerre, 2 vol.
- DeGRÂCE, Eloi (1980) «*Le Courrier de l'Ouest* (1905-1916)», dans TROTTIER, Alice et al. (dir.) *Aspects du passé franco-albertain: témoignages et études*, Edmonton, Salon d'histoire de la francophonie albertaine, p. 101-111.
- DURIEUX, Marcel (1986) *Un héros malgré lui*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 244 p.
- FANON, Frantz (1952) *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 223 p.

- GISCARD, Gaston (1982) *Dans la prairie canadienne / On the Canadian Prairie*, Regina, Canadian Plains Research Center, University of Regina, 82 p. [Édité par George E. Durocher, avec une introduction d'André Lalonde]
- HÉMON, Louis (1921) *Maria Chapdelaine: récit du Canada français*, Paris, Grasset, 254 p.
- HUEL, Raymond (1975) «The Irish-French Conflict in Catholic Episcopal Nominations: The Western Sees and the Struggle for Domination within the Church», *The Canadian Catholic Historical Association*, n° 42, p. 51-70.
- LACROIX, Denis et RAO, Sathya (2011) «Histoires de pionniers français dans l'Ouest canadien: le cas d'Un héros malgré lui de Marcel Durieux», *Voix Plurielles*, vol. 8, n° 2, p. 65-78.
[<http://brock.scholarsportal.info/journals/voixplurielles/article/view/396/374>]
- MAGALI [pseudonyme de Marie-Louise Michelet] (1908) «Jean de Nobon», *Le Courrier de l'Ouest*, 16 avril, p. 3.
- MATURIÉ, Pierre (2011) *Athabasca, terre de ma jeunesse*, Edmonton, Institut pour le patrimoine de la francophonie de l'Ouest canadien, 322 p. [Présentation et notes de Gilles Cadrin]
- MICHELET, Magali (1925) *Comme jadis: lettres échangées d'une rive de l'océan à l'autre*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 270 p.
- MORCOS, Gamila et al. (1998) *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest canadien*, Sainte-Foy, Presses de l'Université de Laval, 366 p.
- NOBON, Jean de (1906a) «Yedda», *Le Journal de Française*, vol. 5, n° 4, p. 195-196.
- _____ (1906b) «La mort du prospecteur», *Le Journal de Française*, vol. 5, n° 17, p. 259-260.
- _____ (1908a) «Conte indien: le parjure», *Le Journal de Française*, vol. 6, n° 20, p. 313-314.
- _____ (1908b) «La caverne-qui-pleure», *Le Courrier de l'Ouest*, 16 avril, p. 3, 5.
- _____ (1908c) «Le secret du chalet clos», *Le Journal de Française*, vol. 7, n° 10, p. 54-56.
- _____ (1908d) «Conte indien: princesse fragile», *Le Journal de Française*, vol. 7, n° 12, p. 187.
- NORMANDEAU, Joseph-Aldric (1911a) «Le parler français», *Le Courrier de l'Ouest*, 16 mars, p. 4.

- _____ (1911b) «Une œuvre à fonder dans l'Ouest», *Le Courrier de l'Ouest*, 13 avril, p. 4.
- _____ (1911c) «Banquet d'adieu à l'hon. Ph. Roy», *Le Courrier de l'Ouest*, 11 mai, p. 1.
- _____ (1911d) «La lutte pour la conservation de notre langue», *Le Courrier de l'Ouest*, 20 juillet, p. 4.
- _____ (1911e) «Une étrange attitude», *Le Courrier de l'Ouest*, 12 octobre, p. 4.
- _____ (1911f) «Un exemple à suivre», *Le Courrier de l'Ouest*, 9 novembre, p. 1.
- _____ (1912a) «Chronique locale», *Le Courrier de l'Ouest*, 30 mai, p. 8.
- _____ (1912b) «Sir Lomer Gouin est fêté à Edmonton», *Le Courrier de l'Ouest*, 3 octobre, p. 1.
- _____ (1925a) «Visite d'Alex Michelet à Edmonton», *L'Union*, vol. 9, n° 42, p. 1.
- _____ (1925b) «Le Manitoba: ressources naturelles et agricoles», *La Liberté*, 8 juillet, p. 3.
- _____ (1940) «Le français aux États-Unis», *La Survivance*, 20 mars, p. 1.
- _____ (1941) «Un prêtre colonisateur», *La Survivance*, 16 juillet, p. 8.
- _____ (1942) «Souvenirs d'un ancien curé», *La Survivance*, 8 juillet, p. 4.
- VENAYRE, Sylvain (2002) *La gloire de l'aventure: genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 350 p.